

PRÉLIMINAIRES

Dans notre langue, le ciluba, le mot lupongo désigne une vallée encaissée et très profonde, et le mot mupongo désigne les connaissances des profondeurs, se rapportant à la divinité, aux esprits et à la vie, connaissances qui se transmettent par initiation et qu'il ne faut pas confondre avec le buloji (sorcellerie et magie, souvent malveillantes).

Je vous en parle parce que je connais et en ai le droit. En effet :

N'di (je suis)

Ntite Mukendi Mampaka (Aubert - Kizito)

Wa Kanyinda Kaana kaa mbuji ne Masengu Cécilia wa Tshivuadi Tuijayi muena Tshitaala

1 - Wa Mukendi Kabuluku ne Kamuanya Kasengela muena Kapuya wa mu Tshobola ;

2 - Wa Kanyinda Kaa mbuji ne Kanyeba mueyema muena Kayembe ;

3 - Wa Kalaala Tshibangu ne Nsamba Kapi baabo ;

4 - Wa Ntite Mukendi muena Nkongolo ;

5 - Wa Kalonji a Ntite Mukendi muena Kongolo ;

6 - Wa Kalonji a Mujinga muena Nkongolo ;

- 7 - Wa Ntite Mukendi wa Kalonji a Mujinga ;
8 - Wa Nkongolo ne Mujinga mupyana tuutu-ende Kalonji ;
9 - Wa Mukendi Tshilobo mukolesha kudi Ntite
Mukendi wa mbedi ;
10 - Wa Kalonji Milabi ne Nyemba mukeena-ende wa
Kabedi a Ilunga ;
11 - Wa Tshimanga luasa-mbuta de la Cour du Mulopo
Kasongo wa Nyembo ;

Donc en résumé N'di Ntite Mukendi Mampaka, mukwa Kalonji ka Tshimanga, mukwa Mukendi, muena Nkongolo, muena Kalonji a Mujinga, muana wa Kanyinda kaana ka mbuji ne Masengu Tshinguta wa Tshivuadi Tuijayi,

Je suis donc Ntite et comme tel je suis aussi Mukamba pua Nkofia, une poutre maîtresse de notre case des bamukalo (note *1 en annexe). Aussi, comme « **tout initié doit initier** », je décide de violer le tabou qui postule (en langage d'initiés) que « *kHuoshi mangonga mu Munya, bualu baana ne baoshe bijangalala* ». Soit « ne révèle pas ouvertement les secrets initiatiques, car les non initiés, les enfants donc, risquent de croire en des monstruosités ».

Aussi je livre aux meilleurs de nos enfants nos richesses culturelles, leurs richesses en vrai, afin d'alléger leur endormissement dû à l'accès à la modernité.

En langage d'initiés, le chant suivant décrit bien ce phénomène d'endormissement de nos frères et sœurs : « *Kabundi kuTudinga baonso pudi ne puende puabutula* » – la blanche modernité et sa religion nous ont menti à tous en disant que celui qui a encore sa mère (protection clanique) s'en débarrasse.

« *Baena ba maamu-abao babadya budya-dya-dya* » – ceux qui en avaient encore, les détruisirent sans précaution.

« *Ngangata muanyi maamu, ngakateeka mu mpokolo, mu mpokolo mucyi kayi ? Mucyi mua katongobela, mudi kanyunyi kakunze mutwu kadi nshingu lebelebe* » – j’ai pris ma maman et l’ai cachée dans le lupongo, où exactement ? Près de l’arbre élancé, où niche des entités supérieures, à la forme mouvante.

« *maamu muanyi ngitaba-anyi, maamu mua balumiana* » – (maman agréée (réponds) moi, maman et ma chaîne des vies) Oueh !

Le grand reproche fait à nos aînés est d’emporter dans leur tombe, à leur décès, toutes les connaissances qu’ils ont acquises pendant leur vie et celles qui leur furent confiées pour être transmises à leurs descendants. On en arrive, ce faisant, à engendrer des personnes complètement déracinées qui ne connaissent ni le nom ni l’histoire de leurs parents et grands-parents, ni le nom de leur clan, ni non plus leurs coutumes et toutes leurs implications.

Ce sont donc des épaves, disent les initiés, à la dérive sur la grande « *Lubilanji lua bituuta* », préfigurant la « *Lubilanji sha-kuulu* » le père du ciel, la céleste voie lactée, et qui ne peuvent dès lors compter sur aucune solidarité naturelle, celle de leur chaîne des vies.

Ce reproche me fut aussi fait et même on me rappela que « *l’initié doit initier, sinon il n’aura pas de case au village des ancêtres, il sera un esprit errant, une terreur pour les terriens* ». Afin d’y répondre j’ai décidé de rédiger ce manuscrit.

Le manuscrit expose notre Tradition telle que je l’ai apprise au cours des entretiens avec mon père, ma mère, des parents

et amis plus initiés, tels que mes kantenga (note *2 en annexe) Mutombo wa Nshimba, Kayamba-Kayembe muena Kanyiki, et aussi, Taatu René Tshibwabwa et Manseba Liévin Kalubi, entretiens complétés par la lecture de diverses publications dont « La philosophie bantoue » du Père Tempels et les publications du Centre d'Études des Problèmes Sociaux Indigènes (CEPSI) de Lubumbashi, la Bible Noire de Fourche et Morlingen etc.

C'est enfin le produit de nos recherches au sein d'un groupe de réflexion comprenant, outre moi-même, Ntite Mukendi Mampaka wa Kanyinda, mes amis Kalanda Mabika, Kalaala a mianda, Bukasa -Bulaba katwu mikemu, Makanda Mpinga Anaclet, Tshiamala Kalaala a mianda, Ntite Mukendi Joseph et bien d'autres correspondants occasionnels dont l'avocat belge Georges Lethé qui fut mon ami pendant plus de quarante ans et m'initia aux fonds des croyances judéo chrétiennes.

Et pour emporter mon adhésion aux thèses inhabituelles pour un scientifique matérialiste, ici parfois exposées, telles que la persistance de l'existence après le décès, les propriétés surprenantes des esprits telles que la bilocation, la traversée de la matière et la réalité de l'action low, il me fut donné d'en percevoir la réalité dans des expériences probantes dont je ne peux parler que d'homme à homme, par respect du principe qui pose que « *kHuoshi mangonga mu Munya, baana ne baoshe bijangalala* » soit « n'étales pas clairement les secrets initiatiques, car les non initiés (les enfants donc) risquent de croire à des monstruosité. »

J'ai eu beaucoup de difficultés à exposer ce que j'ai appris, car toutes ces connaissances ont des bases matérielles faites de ce que le narrateur sait du monde, de la Nature et de son fonctionnement, notions qui se mêlent au récit lui-même pour l'éclairer ou le rendre confus.

Ainsi dans la Bible, Genèse 1, le narrateur parle d'eaux que Dieu sépare grâce au firmament en eaux d'au-dessus qui feront certainement la pluie et en eaux d'en dessous qui formeront nos rivières, lacs et mers. Il ignore manifestement le cycle de l'eau qui enlève toute réalité au firmament comme séparation entre deux sortes d'eaux et rend caduques les spéculations moyenâgeuses sur l'intervention de Dieu sur les pluies et la sécheresse.

Plus loin, ignorant la mécanique céleste il arrêtera la course du soleil dans le Ciel pour permettre la victoire de son peuple élu sur ses adversaires. Or, arrêter la course du soleil dans le ciel revient à arrêter la rotation de la terre sur elle-même et provoquer l'effondrement de tout ce qui s'élève au dessus d'elle par déséquilibre entre la force centrifuge due à la rotation de la terre et la pesanteur, force centripète, due à l'attraction de sa masse.

Il en a été de même pour nos ancêtres, qui nous ont rapporté nos connaissances traditionnelles. Pensez au thé que vous prépareriez avec de l'eau salée au lieu d'eau pure. Quelle que soit la quantité de sucre surajoutée après, le goût salé persistera. Aussi un mathématicien passionné de physique et d'astrophysique ne peut jamais s'empêcher de rectifier et

compléter ce qui lui paraîtra déficient et imprécis dans les connaissances matérielles appuyant ce qu'il transmet. Parce qu'il ne s'agit pas de foi mais de connaissance de la Nature qui doit s'actualiser afin que l'essentiel ne puisse se périmer avec les connaissances qui l'appuient.

Ainsi, il ne faut pas se baser sur un modèle obsolète sensé affirmer la toute puissance de Dieu en faisant accroire une impossibilité matérielle telle que l'arrêt de la course du soleil dans le ciel auquel les lois de la mécanique céleste s'opposent, ni non plus s'accrocher au postulat posant que la toute puissance divine équivaldrait à échapper à toute contrainte et n'avoir que sa fantaisie pour légitimer et justifier ses actions. Comme par exemple affirmer une création parfaite dès le début, sans possibilité d'évolution du créé, une impossibilité que les lois de la génétique et les études comparatives des êtres vivants passés et présents condamnent en établissant le contraire.

Nous parlons ici de notre tradition, en fait des « connaissances des profondeurs » de nos ancêtres, le « *mupongo* », à ne pas confondre avec le « *buloji* » (la sorcellerie) ou pratique souvent malveillante des connaissances spirites. Il s'agit donc du « *mupongo* » des baluba du Kasayi, plus précisément de ceux des Mbilanji et de la Luluwa, les bakalanga baena Nsamba dont nous sommes une partie intégrante.

Mais qu'est ce qui fait qu'on est muluba du Kasayi ?

Selon Kalonji Milabi wa Tshimanga luasa mbuta, citandayi, cikoja wa baana milongo-longo (note *3 en annexe) : le « *buluba bua Kasayi* » (note *4 en annexe) tient à deux faits majeurs :

– d'une part le fait biologique : il faut être « *muena X* » c'est-à-dire né d'un muluba X comme le veut le régime patriarcal ou être « *muipu wa X* » c'est-à-dire né d'une muluba X sans être rattaché au clan de son père biologique qui n'est pas muluba ;

– ou d'autre part être « *mukwa X* » c'est-à-dire se rattacher soi-même à un muluba X, et à sa culture, adoptant et vivant selon les coutumes et la mentalité luba.

Enfin, dans tous les cas parler le ciluba et connaître la tradition luba. Car le rattachement biologique est certes important mais insuffisant, il doit être conforté par le rattachement culturel. Pour les mâles, il faut aussi avoir subi la circoncision donc être en droit de participer à certaines cérémonies qui exigent de l'assemblée de « *kudybandisha* » (note *5 en annexe)

Il existe historiquement de nombreux exemples de rattachement à un muluba conduisant à l'adoption comme muluba du Kasayi. Les Bakua Kalonji ou ba-Mukalo sillonnaient le Kasayi et le plateau des Lunda dans le Nord de l'Angola pour y faire du commerce et ramenaient chez nous au marché de Tshilenge leurs amies et amis angolais. Parmi ceux-ci deux cas récents sont remarquables : celui de Kapend et celui de Tshendo qui ont encore des parents et homonymes « *kimbundu* » en Angola et même au Cabinda..

Kapend originaire du nord de l'Angola se consacra à l'achat et vente des carottes de manioc (*ciomba*) et se fit appeler « *muena ciomba* » (l'homme au manioc) ou « *Tshiombe* ». Dès que la voie vers le Katanga s'ouvrit, il s'y rendit, s'installa à Lubumbashi comme commerçant ambulant, retrouva

ses frères Balunda, prit le nom de « Kapend–Tshombe » et devint d’abord le représentant du Katanga et ensuite le chef de la sécession katangaise. Le souvenir de ses maigres années passées au Kasayi l’amena à envier les originaires du Kasayi et essayer de les chasser du Katanga surtout ceux qui y étaient mieux installés que lui. Puis il alla jusqu’à assassiner le plus célèbre d’entre eux, le Premier Ministre du Congo, Patrice Emery Lumumba et ses deux compagnons Mpolo et Okito. Telle est l’histoire du tristement célèbre Tshombe.

Tshendo visa plutôt à s’intégrer, prit femme, eut une série d’enfants tous nommés Tshienda (transcription euphonique luba de son nom), comme si leur père n’avait pas de parents (faisant partie de sa chaîne des vies) dont les noms devaient être répartis aux enfants, pour les faire revivre, comme c’est la pratique chez les Mukalo. En s’intégrant il devint un « Mukalo Mukua Mukendi » et même certains Tshienda crurent pouvoir s’affubler, indûment, des titres traditionnels de noblesse en usage chez les ba-Mukalo, un dépassement de certaines limites préfigurant une tentative d’appropriation du pouvoir coutumier lui-même. Une abomination, car l’admission dans un clan n’implique pas l’appartenance à sa noblesse qui découle de sa chaîne des vies. C’est pourquoi on a des simples membres de clans et leurs nobles ou « *bamene nsala* » (porteurs des plumes ou titres) qui ne s’improvisent pas.

C’est pourquoi dans ce manuscrit nous donnons ce que nous croyons utile pour réaliser l’objectif dont la finalité est de pouvoir se fondre dans le peuple luba et s’identifier à lui tant dans ses moments de bonheur que dans ceux de malheur.

LES MYTHES FONDATEURS DE LA CULTURE LUBA

La civilisation Luba est vieille de plus de 800 ans. Sa langue est structurée de telle façon qu'elle reflète la philosophie et la mystique de son peuple. Elle est constituée de briques, impliquant un signifiant, comme les idéogrammes égyptiens. À travers cet ouvrage, je m'appuierai sur les locutions pour illustrer mes propos.

Une phrase simple, composée d'un sujet, un adjectif qualificatif et un verbe se déclinera comme suit :

Particule « apparente-substantif » particule « réelle-adjectif » particule « apparente-verbe conjugué »

Les trois révélations fondatrices de notre culture sont :

- le « *dialabala dia ciaayi* » ;
- le « *dialabala dia ciakanyi* » ;
- le « *dialabala dia cia kasatu* ».

Elles constituent les données de base de notre tradition et toute notre culture, ainsi que notre vision spécifique du monde et des relations entre tout ce qu'il contient.